Excursions et reconnaissances. 1882.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés sauf dans le cadre de la copie privée sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source Gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue par un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

EXCURSION AU CAMBODGE

La courte exploration dont on va lire le récit a été entreprise en mars dernier et a duré six semaines.

Le voyage s'est effectué partie à dos d'éléphant, partie à pied ; malgré le peu de temps dont je disposais, et bien que cela m'éloignât du but que je m'étais proposé, j'ai pu cependant recueillir quelques faits précis et quelques indications nouvelles sur l'archéologie, la géographie et l'histoire du Cambodge.

Mais, je me hâte de le déclarer, ma bonne volonté serait restée stérile sans le concours bienveillant de l'orientaliste distingué dont j'étais le compagnon de route.

E. PRUD'HOMME,

Lieutenant d'infanterie de marine.

PREMIÈRE PARTIE.

DE PHNOM PENH A CHAUDOC.

Partis de Phnom Penh le 20 mars, nous étions le soir même à Kompong Toul sur le stung Thôm (grand courant), appelé plus loin prek Thnott (rivière des palmiers à sucre).

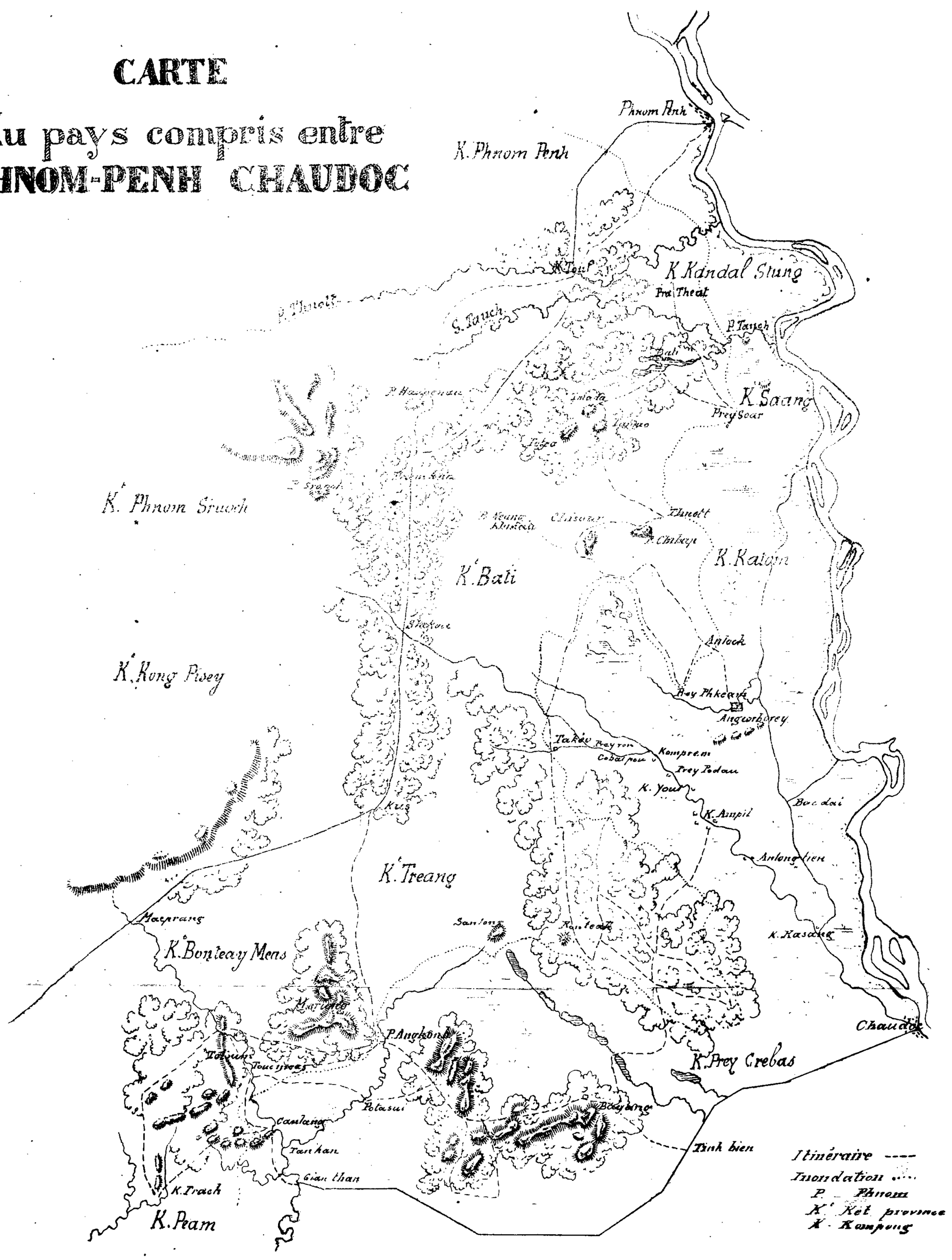
Il n'y a rien à ajouter au rapport si judicieux et si complet fait par M. Pavie sur cette partie de notre chemin.

Le lendemain nous quittons la route télégraphique pour aller vers l'est. Les rizières sont nombreuses, la plaine bien découverte. Le long des talus en rectangle, les palmiers à sucre ressemblent à des arbres de Nuremberg et donnent un aspect étrange au paysage.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

CARTE

du pays compris entre PHNOM-PENH CHAUDOC



SOCIÉTÉ NORMANDE DE GÉOL. & PHÉ.
6.39

Au milieu d'une clairière s'élève une tour en briques (Vat-pra-sat) (pagode de la tour), monument sans importance et presque ruiné, mais très-vénéré des superstitieux Cambodgiens. Notre mesrok n'ose passer devant la porte, car, trois jours après, il tomberait malade.

Jusqu'à Vat Pra Theat, le pays semble très-habité. De temps en temps, des groupes resserrés de palmiers, de cocotiers, laissent entrevoir de jolies cases; parfois quelques essaims de jeunes filles occupées aux environs, surprises par notre arrivée, se sauvent, abandonnant leurs travaux champêtres.

La province de Kandal Stung (entre les courants), s'étend entre les deux preks Thnott et Tauch; elle compte 40 srocs et 2,000 inscrits.

A Pra Theat nous subissons le supplice qui doit nous poursuivre pendant le reste de notre voyage.

Pendant la sieste, les jeunes bonzes font retentir notre sala de leurs cris les plus discordants, excités par leurs maîtres qui veulent nous montrer avec quelle ardeur on épèle.

Il me souvient qu'un de ces gamins nous hurla pendant deux heures : « quand on veille les affaires marchent bien ».

En approchant du fleuve, les bois et les marais augmentent, on défriche encore un peu; plus loin, les grandes herbes alternent avec les broussailles

Près de Vat Kræpeutchæk (pagode du crocodile rassasié), passe le stung Tauch (petit courant), qui se jette dans le prek Tauch (petite rivière), en avant de Sahan.

Plus au sud, à Kompong Krong, nous coupons le prek Tauch, déversoir du lac de Bati, limite des provinces de Kandal Stung et Bati (1). Sur les routes, des Chinois conduisent à pied des voitures à bœufs; quelques-uns, fraîchement débarqués, cherchent, leur petit paquet sur le dos, un endroit pour s'établir.

A Prey Soar (forêt des singes), juste à la limite des rizières

(1) Comme sur les bords du prek Thnott, les habitants creusent sur la rive sablonneuse des trous que la rivière emplit par infiltration. Il se servent de cette eau pour leurs besoins domestiques; elle n'est plus troublée par le passage des voitures et des animaux. Le prek Tauch a 10 mètres de large et au moment de notre passage il avait à peine 20 centimètres d'eau.

et de la plaine inondée, il n'y a comme population que des métis de Chinois et de Cambodgiens. Depuis leur établissement dans la forêt des singes, tout a été défriché, et le dernier refuge a été enlevé aux éléphants de ce côté.

Nous suivons un sentier embaumé par les chambak (1) (arbre à cire végétale) dans la direction de Bati, et, au bout de deux kilomètres, nous trouvons une chaussée large de 20 mètres, élevée au-dessus du sol, formée de pierres de Bienhoa concassées et tellement tassées qu'en certains endroits la végétation s'arrête impuissante. Un indigène prétend que cette chaussée est rectangulaire et touche à Bati et Kompong Krong. Nous n'avons pu la suivre bien longtemps.

Un chemin, au milieu d'une forêt épaisse de bambous, nous conduit à une levée de terre de 3 à 4 mètres de haut que nous franchissons par une coupure, puis, au débouché, un lac superbe s'offre à nos regards.

Bati. — Fatigués de parcourir un pays entrecoupé de rizières et d'arbres toujours les mêmes, nous sommes agréablement surpris de nous trouver en présence de cette nappe d'eau claire et limpide, de ces arbres géants qui couvrent de leur ombre épaisse le joli temple de Yeai Pou (grand'mère Pou). Ce site est bien nommé : Bati (beau lieu). Le lac a 1,500 mètres de largeur et 5 kilomètres environ de longueur, il s'étend de l'ouest à l'est. Le fond et la plage sont en sable quartzeux.

En face, une presqu'île couverte de rokas (cotonniers) et d'arbres fruitiers cache dans son sein d'heureux bonzes. Quelques pêcheurs raccommodent leurs filets sur le bord. En faisant le tour du lac, nous n'avons trouvé aucun ruisseau pour l'alimenter. Il doit recevoir ses eaux de l'inondation générale ou de quelque source, car la marée ne remonte pas jusque-là.

L'onde est transparente, de nombreux poissons entourent la barque qui nous porte. Il existe encore sur la rive les traces d'un parapet qui descend au sud à 600 mètres et revient à l'est où il rencontre la chaussée que nous avons suivie tout d'abord.

---

(1) Le chambak, dont la fleur sent très-bon, a, comme fruit, des amandes qui, pilées, cuites au bain-marie, pressées dans un sac, donnent un liquide blanc servant à faire des bougies.

Est-ce un mur ou une digue? Mais, comme les Cambodgiens appellent *bonteay* (forteresse) la moindre trace de muraille, il y a tout lieu de croire que ce rempart était simplement élevé pour garantir les riverains de l'inondation.

Au sud et près du lac un monument assez remarquable se cache dans une forêt tellement touffue qu'il nous est presque impossible de faire un pas pour mesurer les constructions extérieures.

En entrant par le côté nord, on voit à peine les traces du premier mur d'enceinte qui a 125 mètres de longueur et 110 de largeur. Les trois autres côtés encore debout sont mal conservés. Au centre des faces est et ouest se trouvent des portes monumentales dont les voûtes éboulées bouchent les ouvertures; une petite porte donne accès par le côté sud. Une porte semblable devait exister au nord. Au centre de la cour, une galerie rectangulaire en Bienhoa, de 6 mètres de hauteur et de 2 mètres de largeur intérieurement, a, au milieu des faces, quatre portes monumentales en forme de tours carrées terminées par des pyramides à plusieurs gradins. En avant des chambranles, des colonnes supportent une voûte analogue à celle de la galerie. Les entablements sont en grès sculpté.

De nombreuses cellules, dont les fenêtres et les portes donnent à l'intérieur, abritaient autrefois les bonzes remplacés maintenant par les chauve-souris qui enterrent sous leur fiente des statues dont les membres émergent çà et là.

Au centre de cette deuxième enceinte, un sanctuaire en grès est rattaché à la face ouest par une galerie et une tour percées transversalement.

Le sanctuaire a trois entrées dont les frontons, les murs et les chambranles sont richement décorés.

Les panneaux sont sculptés entièrement. Des statues de femmes en bas-reliefs ornent les pilastres : armées d'un sabre, elles semblent garder le temple.

Un bouddha couché contemple le soleil levant au-dessus de la porte est. Le seul fronton bien conservé est celui de la porte sud : Vishnou fait sauter dans la paume de ses quatre mains des divinités en prières, d'autres sont prosternées à ses pieds.

Deux édicules massifs en Bienhoa, avec porte sculptée et colonnes en grès, occupent les angles du côté est. Une pierre destinée aux sacrifices est abandonnée dans un coin.

Des statues brisées, des frontons provenant des portes éboulées, représentant différentes scènes du *Ramayana,* sont entassés dans les galeries et dans la cour. Devant la pagode une pierre isolée porte une inscription. Elle relate les offrandes de l'Akkhun Tipea Sên Sêng (probablement un vice-roi), la date est l'an 1496 de l'ère sacrée du Bouddha, soit 953 de l'ère chrétienne. Elle n'est donc que de huit années postérieure à celle de Phnom Bachey.

Une forêt magnifique entoure Bati; les brousses, régulièrement brûlées, nous permettent de circuler sous de grands arbres d'essences variées (1). Des singes sautillent de l'un à l'autre et s'approchent curieusement pour nous regarder passer. De loin en loin, le craquement des bois qui tombent en brûlant se fait entendre. Le feu effraie nos éléphants qui reculent, tournent le dos et se sauvent. C'est à grand'peine que l'éléphant de tête, mieux dressé, peut les ramener.

La pierre qui pousse. — Au-delà d'une mare sacrée, sur un plateau très-bas, surgissent d'énormes rochers. Ce sont les phnoms Tamau et Tmada (l'ancêtre Mau et la pierre qui pousse). Sur ce dernier on voit une tour en briques dont l'intérieur est rempli par un bloc de granit. Les indigènes prétendent que, depuis 80 ans, la pierre, qui n'avait que 90 centimètres, a grandi de 5 mètres. Des marques faites à la couleur rouge, à deux mètres du sol, serviront de point de repère à ceux qui, plus tard, voudront vérifier le fait. La forêt continue jusqu'à Pra

---

(1) Voici les noms de quelques uns de ces arbres.

Phchek, colonnes (rare);
Khvau, planches;
Phlau, menuiserie;
Momang, *idem;*
Rongieng, chevrons;
Lovieng, arbre-savon;
Krasang, crémation;
Tremeng, charpente;
Kranhung, trac;
Sdoc-sdor, genre litchy;
Talat, à brûler;
Sang-kuott-mat, brûler;
Poun, épineux;
Poun-soa, menuiserie;
Roka, cotonnier;
Chœung-chap, feuille à fumer.

Sampear (nom de l'arbre qui sert à faire les grelots des bœufs), où nous assistons au retour d'une chasse au serpent.

Le serpent des bois (popel) est un mets très-recherché des Cambodgiens. Pour le prendre, ils se mettent à deux et promènent une corde par les extrémités dans les clairières. Quand l'animal est entraîné par la corde, il se redresse : un coup de bâton l'abat immédiatement.

Jusqu'à Vat Thnott, des troupeaux de bœufs, des chevaux circulent aux environs des founs (hameaux) mystérieux que trahissent la présence des gros arbres. Les hommes sont occupés à la fabrication du sucre (1), les femmes tissent la soie avec les jeunes filles reconnaissables de loin, car elles portent jusqu'à leur mariage des boucles d'oreilles formées de cylindres d'ivoire dont elles augmentent peu à peu les dimensions. Femmes, elles laissent voir leurs lobes fendus, ce qui, avec leurs cheveux courts et raides, ne contribue pas à les embellir. Le terrain s'élève légèrement auprès de Pnom Chibap. Dans les rizières et les bois, des blocs de grès épars indiquent la nature de la montagne, haute de 100 mètres environ.

Phnom Chisaur. — Pour arriver à Phnom Chisaur, nous prenons une route que les habitants entretiennent depuis qu'ils

---

(1) Nous avons lu de nombreux ouvrages traitant du palmier à sucre *borassus (flabelli formis)*, sans qu'aucun indique la manière de faire le sucre.

Cet arbre se rencontre aux environs des cases, et la manipulation de ses produits occupe les Cambodgiens pendant la saison sèche. Il a 10 à 15 mètres de hauteur, dimension qu'il n'atteint qu'au bout de 15 ans environ; resté petit très-longtemps, il a grandi tout d'un coup. Pour recueillir le suc de ses tiges, il faut se livrer à un exercice très-pénible. De longs bambous, aux branches taillées à 10 centimètres, sont attachés par des rotins le long du palmier. Un homme, armé d'un couteau et porteur de 5 à 6 tubes en bambous de 1 à 2 litres grimpe et les accroche aux tiges préalablement amollies et fendues. Le suc coule pendant la nuit et emplit le tube. On le laisse perdre pendant la journée, car sa fermentation rapide dans le récipient ferait périr la fleur.

Vers sept heures, lorsque la récolte est faite, les bambous sont rassemblés et vidés dans de grandes bassines sous lesquelles un feu violent entretient l'ébullition jusqu'à 2 heures de l'après-midi environ. A ce moment, l'eau s'est évaporée; le sucre, formé, est versé immédiatement dans des pots ou dans des disques en feuille de palmier. La quantité que fournit chaque arbre est variable. Chaque palmier l'un dans l'autre rapporte plus de 10 centimes par jour.

sont menacés de la visite du roi (1). Les travaux consistent à élaguer la forêt sur une largeur de 20 mètres. Cette route vient de Kna, tram de la route de Kampot. Par un gigantesque escalier de 400 marches, on atteint un temple qui doit inspirer une grande terreur aux habitants, car ils ont inventé les serpents les plus fabuleux pour nous empêcher d'y monter. Voici ce que raconte à ce sujet M. Delaporte :

Le roi Norodom s'efforce de combattre cette croyance populaire. Dans une récente visite qu'il a faite au monument, il a commandé aux quatre cents mandarins de son escorte de l'accompagner jusqu'au sommet de la colline sainte; comme beaucoup hésitaient, il les a décidés par ce raisonnement sans réplique : « Que craignez-vous? La destitution? Mais ne suis-je « pas le seul maître de vos charges? La mort? Ne voyez-vous « pas que je m'y expose tout le premier. » Ce qui n'empêche pas que, si par une fatale coïncidence, Norodom fût venu à mourir dans les douze mois, bonzes et dévots n'eussent pas manqué de crier au miracle, et la superstition en aurait repris des forces nouvelles.

Cet escalier, dallé en Bienhoa, a coûté un travail énorme, car les pentes de la montagne ont été remblayées ou creusées pour donner un aspect aussi régulier que possible à cette imposante construction.

Il a 8 mètres de largeur et 80 mètres de hauteur. Au pied, deux monstres, assis sur des blocs latéraux, font face au dehors. Les marches sont bien conservées. A droite et à gauche les murs de soutènement dépassent un peu. Au début de l'ascension, quand la pente est très-douce, on franchit successivement deux paliers reliés par une vingtaine de marches.

La pente de la colline est si raide au sommet que des contreforts soutiennent la plate-forme sur laquelle le temple est bâti.

L'escalier, plus étroit à ce moment, s'arrête à la porte d'entrée entièrement ruinée et impraticable.

On pénètre par une porte latérale secondaire dans l'enceinte

---

(1) Les voyages du roi et de sa nombreuse suite sont toujours très-onéreux pour les pays qu'il traverse.

unique qui renferme le sanctuaire à triple nef. Complétement séparé des galeries du pourtour, il se compose d'un vestibule fermé par deux portes en bois sculpté et d'une nef. Celle-ci est supportée par d'énormes piliers, dont les intervalles donnent accès dans les parties latérales, reliées par une voûte au bâtiment principal. Au fond, existait autrefois un Bouddha. Il ne reste que le socle et la rigole d'écoulement qui traversait le mur et amenait l'eau des ablutions dans un bassin extérieur. C'est au musée de Toulouse que se voit maintenant la belle statue de femme qui faisait l'ornement du temple.

Les fenêtres, dont les colonnes en grès sculpté, jointives, interceptent presque complétement la lumière, sont assez bien conservées. Les galeries et le sanctuaire sont construits sur un soubassement haut de 1 mèt. 20 cent.

Cinq édicules et les débris d'un sixième emplissent la cour. Presque tous possèdent un vestibule avec fenêtres.

Du haut de l'escalier s'aperçoivent les édicules de Ksen Thmol et Ksen Roveang, l'un au pied, l'autre sur une avenue qui conduit à un lac artificiel, le Tonle Om (lac à pagayer). Ces édicules, construits en croix, devaient, par leurs larges portes, laisser voir de loin l'escalier. Un Bouddha est couché au centre du second. Le lac est à 1,200 mètres environ de la montagne.

« L'une des inscriptions en langue vulgaire de ce monument, « datée de 941 Çaka, soit 1019 de l'ère chrétienne, mentionne « les présents du roi Surya Varman (qui régnait depuis 7 ans). « Cette inscription, effacée en partie, ne permet pas de tirer des « conclusions sur l'époque précise de l'édification du temple, « que l'on peut reporter à la date précitée ou aux premières « années du règne de Surya Varman. Le sanctuaire, encore en « très-bon état, ne paraît guère plus ancien que le temple « d'Angcor Vat (note de M. Aymonier). »

Sur la montagne, outre le temple, se voient encore des édifices ruinés couronnant de petits sommets. Quelques bonzes habitent à côté. Vers le sud s'estompe à l'horizon le phnom Angcor Borey, puis, tout près, une série de lacs communiquant entre eux et se perdant au loin. Dans la plaine, plusieurs tours en briques, dont deux seulement restent encore debout, sont appelées Prasat Néang Khmau (tours de la dame noire). Des statues

brisées témoignent du passage des Siamois ou de quelque amateur peu scrupuleux qui a emporté les têtes pour « souvenir ».

Au nord-est, Phnom Chibap offre un charmant tableau que les jardins égayent au premier plan. Les bambous, serrés et jaunes, fondent entre eux les teintes plus sombres des gros arbres de la forêt, et, bien loin, des flaques d'eau nous montrent l'impossibilité d'aller de Vat Thnott à Prey Soar à pied sec.

Les Lacs. — A quelques kilomètres, sur le Beng (lac) de Cheal Méas, nous rencontrons le premier village de pêcheurs annamites. Il y a deux ans à peine qu'ils s'y sont installés.

Ce lac, le plus septentrional, est au fond d'un véritable golfe dont les limites seraient, à l'est, la presqu'île de Prey Phkéam dans la province de Prey Crebas (nom d'un cotonnier), et à l'ouest les riches terrains élevés de la province de Bati. Il termine une série de vrais fonds de cuvette dans lesquels séjournent les eaux de l'inondation.

Immenses marais près de la rive, sans contours bien définis, ils voient peu à peu leurs berges se former dans les terres de l'ouest. Ils s'isolent d'abord les uns des autres ne conservant entre eux qu'un chenal étroit. Les îles prennent de la consistance, les rives du chenal s'accentuent, et, dans les parties les plus reculées, à Cheal Méas, c'est un dédale de rivières dont les bords sont couverts de riches pâturages.

De l'autre côté, dans la vaste plaine qui nous sépare du fleuve, à Sroma Léo, un vieux Portugais, M. Jean-Baptiste Montero Diaz, élevé à la dignité de mesrok, nous fait les honneurs de la sala auprès d'une pagode où l'on peint des bornes sacrées (1).

---

(1) Cette cérémonie correspond chez nous à la pose de la première pierre. Les bornes peintes sont envoyées à Phnom Penh. Le roi les consacre et on les plante aux quatre points cardinaux. L'une d'entre elles, en forme de boule, est placée au centre, enfoncée en terre aux pieds du Bouddha.

C'est le krœul que nous avons vu dans la forêt de Bati qui donne le beau vernis noir appelé méréakh, dont on se sert constamment pour peindre les jonques, bornes, bois en noir. Pour recueillir cette laque végétale, on fait des incisions dans les arbres au commencement de la saison des pluies ; des tubes sont placés au-dessous et retirés tous les quinze jours : un mélange d'une partie d'huile de bois et trois parties du liquide qui s'échappe donne le vernis.

Si l'on pouvait exporter ce produit liquide, il remplacerait avec succès le vernis laque de Chine.

Une longue ligne de palmiers à sucre jalonne l'horizon. Coupée par cette ligne, large d'une centaine de mètres, la plaine nue recommence jusqu'à un deuxième rideau qui cache la pagode Anlok.

Là se trouve une inscription très-intéressante qui parle de la prise de Lovek, dont la date donnée par la chronique royale du Cambodge ne concorde pas avec celle des annales siamoises. M. Aymonier a bien voulu nous en donner la traduction (1).

A l'est d'Anlok, nous voyons des mares ; à l'ouest, de jolis jardins pendant quelque temps, puis une maigre forêt; puis nous rencontrons les vestiges d'une porte à laquelle condui-

---

(1) « La chronique royale du Cambodge, dont la traduction a été publiée « par M. F. Garnier dit (page 23, édition de l'imprimerie nationale), que le « roi Prea Reachea Angka Prea Barom Reachea Reamea Tuphdei, qui avait « deux fils, Prea Chey Chestha et Chau Pouhea Ton, régnait depuis 18 ans et « était âgé de 41 ans. Les fils avaient 15 et 20 ans et régnaient depuis 10 ans « (c'est-à-dire que leur père les avait fait ondoyer en leur donnant des titres « royaux). Quand *Prea Chau Nores*, roi de Siam, vint leur faire la guerre avec « 50,000 hommes, l'année 1515 (1593 A. D.), le roi s'enfuit avec sa femme et « ses deux fils et établit sa résidence au pays de Srey Chhor. » Une note du traducteur ajoute, page 24 : « Ces événements sont racontés avec plus de « pompe et de détail dans les annales siamoises ; mais là encore nous sommes « en présence d'une discordance de date assez remarquable. Phra Nores, disent « ces annales, après avoir délivré Siam du joug des Pégouans, fit le serment « de se laver les pieds dans le sang du roi du Cambodge. Il alla assiéger Lovek ; « les Cambodgiens se battirent en désespérés et le siége dura plusieurs mois, « mais enfin la ville fut prise, et le roi vaincu, chargé de chaînes, fut amené « devant le vainqueur qui eut le courage d'exécuter sa promesse (1583 A. D.). « Cinq ans après, son fils, qui s'était enfui au Laos, revint et fit sa soumission « à Phra Nores, qui le laissa remonter sur le trône. »

« Comme nous allons le voir, ces dates sont infirmées par le témoignage « des écrivains européens qui, d'accord avec la chronique cambodgienne, place « en 1593 la défaite du roi du Cambodge, et en 1596 le retour sur le trône « de son fils. L'atroce vengeance de Phra Nores paraît purement légendaire ; « ce prince célèbre mourut en 1594. »

L'inscription d'Anlok, certainement contemporaine de ces événements, donnant des détails circonstanciés sur les cérémonies qui eurent lieu à Anlok à cette époque, place la prise de Lovek en l'an 1587 de notre ère, quatre ans avant la date donnée par la chronique siamoise et six ans avant la date que nous présentent les annales cambodgiennes qui, comme on le sait, ont été compilées et écrites au commencement du siècle actuel, d'après des manuscrits certainement détruits à l'heure actuelle (AYMONIER).

sait une digue et nous entrons dans une ancienne citadelle dont les murs sont encore debout. Leur hauteur dépasse la cage de l'éléphant. C'est l'enceinte de la ville d'Angcor Borey où régnait, selon les légendes très-répandues dans le pays, la reine Ap Ar, sorte de Sémiramis cham, qui s'éprit violemment du roi khmer Banhang Kâ, et tua, pour épouser celui-ci, son mari et son propre fils. Banhang Kâ, qui avait conseillé ou exigé ces crimes, en fut effrayé, et rejeta l'offre que la reine lui faisait de sa main; alors celle-ci, levant une armée, vainquit le roi khmer, se mit à sa poursuite et le prit à un village qui, depuis, a conservé

Traduction de l'inscription, partie en pali, partie en langue vulgaire, burinée sur une stèle en grès dressée contre le trône du Boudha, dans la pagode d'Anlok (Prey Crebas).

Depuis le jour où le fortuné Sakyamuni l'omniscient est entré dans le Nirvâna se sont écoulés deux mille cent vingt-neuf ans quatre mois quatre jours; lorsque ce monastère a été édifié en l'année du Porc, 949 de la petite ère, avait lieu la guerre de Prea Nores Khanatap venant enlever Lovek et distribuer (le butin). Vers cette époque, en l'année du Bœuf, 241 de la petite ère, fut élevé ce temple, achevé dans le laps de trois mois environ. Après le mois de Méakh, on songea à planter les bornes sacrées, on rechercha les pierres (à ce destinées). Au vendredi 8e de la lune croissante de Pisakh, année 942, furent plantées les bornes sacrées, le maha Sangkreach Tharma Khitta étant le principal (l'ordonnateur de la cérémonie).

Étaient présents: les princes fils de rois, les seigneurs, les officiers, les conseillers, les princes de la famille royale, gouverneurs de provinces, et en général les laïques et donneurs d'aumônes. Ayant réuni leurs présents et les ayant offerts au maha Sdach Sicheranhean Svami, considérant que la religion est la grande affaire des écoliers, des hommes en général, et tous ayant été empressés à préparer des offrandes proportionnées à leurs moyens de fortune, la dame Nim, au cœur pur et digne, a enduit les bornes sacrées (d'une couche de vernis méreakh) au jour solennel.

(Le jeudi chez les Cambodgiens et non le dimanche des Européens, la lune étant en son plein.)

Sept statues du Bouddha en pierre ont été sculptées. Selon mon désir ardent, je demande à suivre le maître royal qui siégera en chair et en os sur le trône de pierreries et de diamants, lorsqu'il atteindra la divine, fortunée et grande omniscience, sauvant ainsi les divinités et les hommes en les transportant au-delà (de cette mer de misères).

Je demande à suivre le Bouddha en observateur pur de sa religion pendant la durée des cinq mille ans.

Puissé-je, selon mon désir, ne pas m'en écarter !

Puissé-je ne pas avoir d'ennemis !

son nom de Ban luong (prise du roi). La légende ne dit pas si ces deux époux furent heureux, s'ils eurent beaucoup d'enfants.

Au bout de 300 pas dans les hautes herbes, nous nous arrêtons sur une plate-forme élevée au-dessus de l'arroyo qui vient des marais de Cheal Méas et descend à Bacdai (douane). De nombreuses cases chinoises et annamites s'étendent sur la rive gauche jusqu'au coude que fait la rivière.

Une grande quantité de poissons sèchent sur des claies disposées le long de la berge. C'est l'entrepôt général des pêcheries, le seul débouché de leurs produits pendant la saison sèche.

Nous avons compté 90 cases, dont quelques-unes, appartenant à des Chinois, sont bien construites. La rive est artificielle; l'inondation ne l'atteint pas, quoique les eaux s'élèvent à cet endroit, pendant la crue, de 4 et 5 mètres. Angcor Borey s'étendait autrefois sur les deux côtés du prek, bâtie sur de vastes et longues esplanades parallèles, reliées entre elles par des levées de terre.

Les temples, les palais en granit dominaient sur des terre-pleins plus élevés encore. Il n'en reste plus que les fondations enterrées et quelques blocs enfoncés dans la vase, visibles à marée basse. En certains endroits, les quais sont encore dessinés. Un pont en bois de tatrao, dont les pilotis subsistent, reliait les deux parties.

Actuellement, la vie est morte sur la rive droite; aucune case sur le bord, la berge est trop raide. De loin en loin, quelques founs isolés et leurs Cambodgiens nonchalants forment un singulier contraste avec les Annamites et les Chinois, sans cesse occupés, qui habitent l'autre rive. On arrive, par une pente très-douce, sur l'emplacement du temple le plus important, situé au centre de la ville. La végétation a tout envahi. C'est à grand peine que nous découvrons des morceaux de statues, de piédestaux, de lingams. Un prakou (bœuf sacré) perché sur une colonne en grès est assez bien conservé.

Des allées magnifiques, des travaux immenses, des débris imposants témoignent de la splendeur et des efforts à peine soupçonnés d'un peuple hardi, que ses descendants dégénérés abandonnent dans leur abrutissement et dont ils font moins de cas que de leur chique de bétel.

Les remparts, au sud, sont bien dégagés et s'étendent très-

loin vers l'est. Un cheval au galop n'en atteindrait pas l'extrémité d'une seule traite. Élevés en certains endroits de 6 à 7 mètres, leur hauteur maxima atteint 9 et 10 mètres. Les terres ont été prises dans le fossé extérieur large et profond. Il n'existe plus aucune trace de palissades. Ces fortifications devaient également servir de digues. Le mur d'enceinte a la forme d'un long rectangle orienté E.-O. dont l'angle N.-O. a été arrondi.

A 3 kilomètres dans le sud, se trouvent les phnoms Da, Bakiou, Paklon, Angcor Borey. Une large chaussée, presque disparue, menait à Phda, petit sommet granitique de 30 mètres de hauteur, sur lequel les restes bien conservés d'une tour épaisse en Bienhoa servent de perchoir aux échassiers des marais voisins.

Les éléphants, jadis nombreux dans le pays, l'ont abandonné; cependant, un vieux solitaire se promène depuis deux ans dans la plaine : il est le libre possesseur des terrains environnants; il en a chassé les animaux et les hommes. Sorti vainqueur, il a laissé au combat une défense et un bout de queue. La crainte qu'il inspire est telle qu'à grand'peine nous pûmes nous procurer des guides.

A côté de Phda, sur le tertre de Bakiou, l'ermitage du vieil anachorète Arsom maha rosey ne tient plus que par un miracle d'équilibre (1).

Il y a, paraît-il, des grottes dans ces montagnes, mais nous ne les avons pas vues.

Le pays, dans tous les sens, est coupé par des mares. Au nord-ouest, elles sont tellement rapprochées qu'on dirait un immense lac ; c'est là que prend naissance l'arroyo d'Angcor (2).

Pour aller à Prey Phkheam, dans la même direction, il nous

---

(1) C'est une petite cellule entourée d'une galerie de 4 mètres de longueur sur 3 de largeur, en pierre imitant le Bienhoa, mais ne se laissant pas casser au marteau.

(2) Cet arroyo sort des lacs près de Prey Phkheam, passe à Angcor, où il est navigable, et communique avec Chaudoc au sud par Bac Dai et Kompong Kasang ; un autre de ses bras communique au nord, à la saison des pluies seulement, avec le prek Ambel, un peu au-dessous du prek Tauch. Il est navigable de Chaudoc à Angcor pour des jonques assez grandes, même à cette saison (avril).

faut revenir à Anlok. C'est péniblement, en contournant des bas-fonds pleins d'eau, le matin, par un brouillard épais, que nous arrivons au délicieux jardin de Prey Phkheam. Cette presqu'île, dont nous avons parlé plus haut, n'est qu'une longue bande de terrain sortant de 4 à 5 mètres au-dessus de ces vastes marécages, se terminant au sud à Prey Phkheam et remontant vers le nord, étroite par moments, de 200 mètres, jusqu'à Cheal Méas.

Des barques, à chaque instant, quittent le rivage et se dirigent vers l'ouest dans les eaux plus profondes.

Au bout de la presqu'île, nous voyons, à quelque distance, un groupe d'arbres qui, au dire des habitants, change de place entraîné par les hautes eaux. Nous remontons très-haut pour passer les lacs dans leur partie guéable et resserrée.

Nous défilons successivement devant les bengs (lacs) Koh Rosey, Chroui Pou, Snai Duoch. A un détour apparaît un splendide pont en bois récemment construit sur un bras par un chef de pagode très-riche qui l'a payé en promettant des indulgences aux bonnes gens qui se sont offerts pour y travailler.

Ce pont, large de 3 mètres, a 140 mètres de longueur; c'est une jolie construction, gracieuse et légère, en forme de V retourné et très-ouvert. Les voitures, autrefois, y passaient, mais hélas, une jonque trop haute a enlevé quelques planches il y a deux ans. On se garde bien de réparer le tablier. Les Cambodgiens trouvent plus simple de prendre le gué à 100 mètres en amont. Si nous parlons de ce pont, c'est pour faire partager notre étonnement à ceux qui savent de quoi sont capables les Khmers actuels, descendants abâtardis d'une grande race.

Nous traversons un groupe d'îlots couverts de beaux pâturages et fréquentés par de magnifiques troupeaux de bœufs. Ils ont presque tous à leur tête un bœuf plus grand, plus fort, aux cornes en forme de lyre, qui remplit le rôle du chien de berger et éloigne son troupeau quand nous passons sur nos éléphants.

Nous remontons les rizières de la province de Bati interrompues plus au sud par des plaines basses dans lesquelles on cultive, le long des mares, les rizières de saison sèche.

Pour arroser, les Cambodgiens se servent d'une immense cuiller, portée par deux montants; elle plonge dans l'eau, remonte en pivotant et se vide dans le champ.

Ces cultures alternent avec des terrains incultes et brûlés et s'étendent jusqu'à Barai, village anamite et chinois sur le prek Chroui Nho. Les provinces de Treang, Bati et Prey Crebas se touchent à cet endroit et exportent du riz en échange du bétel et des produits européens que de grosses jonques, à sec maintenant, ont apporté quand les eaux étaient hautes.

Kompong Takéo. — Quel ne fut pas notre étonnement, en quittant Baraï à la nuit tombante, d'apercevoir soudain, au débouché d'une sombre forêt, l'horizon tout étoilé des lumières d'une infinité de cases, là où on ne nous avait signalé qu'un marché peu important. Bientôt nous distinguons les mouvements des bateaux, les cris des rameurs, les mugissements des bœufs, par intervalles les sons discordants de la musique chinoise, et les sourds appels du tam-tam annamite. Tout nous indique la vie et l'activité d'un grand centre: c'est Kompong Takéo.

La ville renferme environ quatre cents cases, elle est bâtie en éventail ouvert par plusieurs rues sur la limite de l'inondation.

Les Annamites en occupent trois, les Chinois quatre; quelques Chams et Malais se tiennent aux extrémités. Il s'y fait un grand trafic de bois de trac que les lourds trique-balles aux essieux en fer amènent péniblement des forêts de Bac Nimm. Il s'exporte du riz, des torches, de la résine, de l'huile de bois, des planches, des peaux d'animaux, des jonques et du sebegn, recherché pour la teinture rouge.

Trois congrégations de Chinois (Canton, Haïnam, Ackas) sont représentées.

Depuis longtemps on y voyait une vingtaine d'Annamites occupant quatre ou cinq cases, mais, en 1880, l'immigration a commencé, et, pendant la saison des pluies, la population annamite devient si nombreuse que les rues disparaissent sous les douze cents cases qui se massent à l'endroit le moins inondé.

De plus, les habitants de 4 ou 500 jonques augmentent encore la population. Ces chiffres, qui nous paraissent exagérés, nous ont été donnés par les notables annamites, car pour trouver le

gouverneur de la province de Treang, il nous eût fallu aller à Kus, tram de la route de Kampot, à 16 kilomètres.

Ce qui explique cette différence entre la population des deux saisons, c'est que beaucoup d'Annamites sont occupés aux pêcheries des environs.

L'une d'entre elles est affermée cette année 300 barres, d'autres moins importantes, comme celle de Anlong Tien, près de Kompong Kasang, sont à 60, d'autres enfin, à 5 ou 10 barres.

Takéo est sur le stung Slakou (1), qui perd son nom à Soai Prey, à 2 kilomètres au nord-ouest.

En amont de Takéo, aucun point important. En aval, jusqu'à Kompong Ampil, où se trouve la grande douane, sont échelonnés les divers kompongs (ports) de : Kabal Pou, Prey Ron, Komprem, Prey Podau, Kompong Youl.

Kabal Pou, bâti sur un tertre de trois mètres de hauteur, renferme une centaine de cases. C'est le rendez-vous des contrebandiers et des voleurs de bœufs. Leurs sentinelles surveillent les jonques des autorités cambodgiennes pendant qu'ils font filer les troupeaux de bœufs volés sur la frontière de Cochinchine. Le recéleur paie deux piastres : c'est le tarif adopté.

Des fournisseurs de la marine, que nous avons vus à Takéo, réalisent d'assez jolis bénéfices à l'aide ce petit trafic.

Avant la conquête, les bœufs se vendaient 20 à la barre, et maintenant on en a à peine 3 pour le même prix.

Prey Ron est habité par beaucoup de Chinois et quelques Annamites.

A Komprem, dix cases.

A Prey Podau, une trentaine de cases annamites et cambodgiennes.

A Kompong Youl, Annamites et Malais.

Enfin, le plus important est Kompong Ampil qui, autrefois, défendait la rivière par trois forts, deux sur la rive droite et un sur la rive gauche. Lors de la dernière invasion des Siamois,

---

(1) Le stung Slakou, sur le bord duquel se trouve la troisième station du même nom, a deux sources : l'une vient de Phnom-Melou, province de Krang Samré, l'autre de An Kieye, province de Kong Pisé. Il a sur ses rives, avant d'arriver à Slakou, les villages de Kebie, Ankieye, Kluc, Pou. (Pavie.)

les habitants s'y réfugièrent et construisirent encore une citadelle. Nous voyons se profiler sur le ciel les crêtes de tous ces ouvrages assez bien conservés. Cette ville renferme 90 cases sur le bord de l'arroyo que les Annamites occupent. Les Chinois habitent l'autre côté de la rue. La douane a de grands magasins bourrés de différents produits (1).

La rivière de Takéo descend directement au sud-est, à Kompong Kasang (32 kilomètres), premier village de la frontière française. A Kompong Ampil, la largeur est de 40 mètres environ; les berges, en certains endroits, sont escarpées; nos avirons ne touchaient pas le fond qui, généralement, a plus de 2 mètres. Plus bas, au-delà des deux groupes peu importants d'Anlong Tien, la largeur est de 200 mètres. Ce prek n'est autre que le Cam Ha de la carte du commandant Bigrel. Nous avons mis six heures pour nous rendre d'Ampil à Chaudoc. Nous avons parcouru la province de Tran au sud de la ligne Takéo Ampil. Elle est certainement la plus riche avec Bati. Jusqu'au phnom Sanlong, dont nous parlerons plus loin, s'alignent de grandes avenues de rizières à l'extrémité desquelles se dressent les sommets enchevêtrés des montagnes du canal d'Hatien. Comme dans la province de Prey Crebas, les habitants se livrent à l'industrie de la laque (2) et font la pêche d'une façon très-curieuse au moyen de piéges.

---

(1) Les douaniers doivent régulièrement être nommés par le roi; mais il en est autrement. Celui qui offre le plus, a la ferme de la douane, et l'impôt du dixième se trouve singulièrement augmenté. Le chef douanier de Ampil possède en plus de ses recettes une pêcherie qui lui est affermée.

(2) Les insectes à laque *(coccus lacca)* affectionnent certains figuiers. Ils ressemblent au pou de poule. Placés par essaims, ils font des nids ayant l'aspect d'une petite pelote de ouate. Au bout d'un an, le globule rouge apparaît formé. Pour recueillir la laque, on se contente d'enlever les globules ou de couper les branches. Dans les deux cas, on met le tout au soleil pour tuer les insectes. Les branches qui servent au transport de l'insecte l'année suivante sont conservées à l'abri de la lumière. Au moment de l'éclosion, en décembre ou janvier, on les attache contre de nouvelles. Les petits se répandent et commencent à sécréter.

Pour préparer la teinture, on pile les grains ou boules dans un mortier et on verse de l'eau bouillante en agitant.

Le résidu sert de colle forte pour les manches de serpes, les menus objets

Le poisson aimant beaucoup prendre ses ébats sur la terre lisse, les Cambodgiens dament en un point le bord d'une rizière, le poisson sort de l'eau, danse sur cette plate-forme et tombe ou ne tombe pas dans une jarre profonde dont les bords affleurent le sol. Ce piége s'appelle *anlung* (?).

Les migrations des poissons, souvent obligés de passer d'une rizière dans une autre en traversant des parties sèches et élevées, leur ont donné l'idée d'un piége très-simple et très-ingénieux, nommé le *bier* (?).

Quand, vers la fin de la saison des pluies, le poisson s'aperçoit que les eaux se retirent, d'instinct, il retourne vers un terrain plus bas que la rizière dans laquelle il se trouve. S'il sent une mare profonde à côté, il cherchera à y aller. Si l'homme lui trace un chemin en abattant le talus entre la mare et la rizière, chemin montant légèrement, il passera par là et, en sautillant, tombera dans une grande jarre, comme pour l'autre, enfoncée en terre jusqu'aux bords.

DEUXIÈME PARTIE.

DE CHAUDOC A KOMPONG TRACH.

Si on quitte le canal de Vinh-té à Tinh-bien, on arrive, après deux heures de marche vers l'ouest, au pied des montagnes du Sroc Pra Bat Chean Chum (pays parcouru par les pieds sacrés).

Tous ces blocs sont accolés, superposés et forment un entassement de pics difficiles à déterminer. La partie E. est remarquable, le phnom Bayang (250 mètres) (1) domine la chaîne toute entière.

---

cassés. Employée comme médecine, la teinture est donnée en boisson à ceux qui font une chute.

La laque brute, après avoir été mise au soleil pendant deux ou trois jours, se vend : la première qualité, 1 barre pour un picul et 20 livres ; la deuxième, 1 barre pour 1 picul et 50 livres.

Les matelas cambodgiens sont teints à la laque, le jaune est du pohut (?).

(1) Nous sommes loin des 600 mètres qu'un voyageur vient de trouver récemment pour la hauteur de ce sommet. Le phénomène de la pierre qui pousse est peut-être fréquent au Cambodge?

Deux pagodes (Vat Eleu et Vat Krom) sont élevées près d'un lac à pagayer, à 1,800 mètres environ. Une chaussée en Bienhoa, dont les murs arrivent à hauteur d'appui, part du lac et conduit à un édicule ruiné, au pied d'un escalier de plus de 800 marches. Large de 5 mètres jusqu'aux deux tiers de la hauteur, il diminue ensuite en contournant des rochers de granit. La pente est tellement raide par endroits que les pierres ont roulé, et nous nous aidons des pieds et des mains pour grimper jusqu'au haut du pic. Sur une plate-forme commence un autre escalier de 50 marches, large de 8 mètres, menant à une série de constructions détruites. Une tour cependant reste encore debout. L'intérieur renferme une cellule analogue à celle du grand anachorète de Bakiou.

Nous découvrons au nord une suite de mares qui, de Tinhbien, communiquent pendant les pluies à Phnom Ronteah, près de Sanlong. Au pied, sur des mamelons de 30 mètres, trois tours complètent le monument, elles portent le nom de Tan-hean.

Nos guides nous conduisirent ensuite à un creux de rocher où quelques gouttes d'eau des dernières pluies n'avaient pas encore disparu. C'est avec un saint respect que l'un d'entre eux osa porter les lèvres à cette mare. Notre étonnement cessa quand nous apprîmes que le roi avait bien voulu y prendre un bain à son dernier voyage. Nous pénétrâmes ensuite dans un bouquet d'arbres où étaient cachés deux canons en fer portant la date de 1829. Personne n'a pu dire d'où ils venaient.

En revenant, nous fîmes sauver devant nous une nuée de corbeaux acharnés sur le cadavre d'un voleur cambodgien tué à coups de fusil quelques jours auparavant. Il lui restait encore un peu de chair dans le crâne et autour du bassin. Une odeur infecte s'en échappait. Les voitures et piétons passent à droite et à gauche sans le toucher; la route sur laquelle il se trouve s'élargit peu à peu.

Son corps restera privé de sépulture; la punition est terrible pour ce peuple qui brûle ses morts avec tant de soins.

A 2 kilomètres au nord de Bayang, nous rencontrons l'ancienne citadelle Angka. Les murs en terre sont assez élevés; ils ont la forme d'un carré de 1,000 pas de côté. Une chaussée, venant de Trenott, y conduisait. Il n'en reste que les traces.

Nous défilons successivement dans une plaine basse devant les phnoms Bayang, Som, Volvieng, Bapol, Krœpeu. Nous marchons vers l'ouest à l'intersection de cette première chaîne avec une autre venant du nord qui, dans le lointain, ressemble à une muraille dentelée. La forêt qui couvre ces pics descend dans la plaine à 1 kilomètre.

A l'intersection des deux chaînes, au phnom Cherok Chipay, nous voyons la première plantation de poivre cultivée par des Chinois. Le terrain, plus élevé, permet les rizières au milieu de la forêt défrichée.

Au nord, les sommets de Kompegn, Sleng, Prey Cheung sont séparés de la montagne de Morung par une plaine vaste dans laquelle coule la rivière de Linh Quinh, comme disent les Annamites (Prey Angkongh en cambodgien), venant des terrains bas et marécageux de Phnom Sanlong au nord-est.

Large de 10 mètres à Linh Quinh, le prek n'est navigable en ce moment que pour les jonques de faible tirant qui descendent par Satemon et Potasui vers Gian Than, ou bifurquent au confluent de Tân Hân pour Phnom Canlang. Le village renferme 40 cases annamites et chinoises. Il s'y fait un commerce de riz, résines, torches, tabac, planches et bois en grume. Beaucoup de petites pirogues, larges de 30 centimètres et longues de 3 mètres sont envoyées dans l'intérieur pour la pêche dans les mares peu profondes.

Après avoir traversé le prek, profond de 30 centimètres, il nous fallut un quart d'heure pour nous rendre à Morung. Une belle forêt de tchœtel (arbres à huile) s'étend vers l'ouest, au pied de la montagne, et va jusqu'à Touc Méas, sur la rivière de Gian Than, qui coule vers le sud après avoir traversé par un ravin les énormes blocs de calcaire des phnoms Totoum. On trouve sur le marché de Touc Méas, renfermant 70 cases, des bois de Moroung qui sont exportés par pièces de 4 à 5 mètres de longueur pour des colonnes, ou débités en planches pour la construction des barques.

Les monts Totoum se continuent jusqu'à Kompong Trach par les phnoms Chrau, Domrei, Sallonghach, séparés complétement les uns des autres et n'ayant que 30 à 50 mètres de hauteur. Nous visitâmes, près de Touc Méas, une grotte dite

des divinités, très-fréquentée par les Cambodgiens. Elle est située au col de la rivière, à 35 mètres au-dessus du sol. Un petit escalier y conduit. Une fente longue et étroite éclaire les stalactites qui viennent jusqu'à mi-hauteur. Une fenêtre à gauche nous montre d'étroits couloirs dont l'entrée est interdite par l'odeur repoussante d'innombrables chauve-souris. De la plate-forme en avant de la grotte, nous distinguons les phnoms Twea et Vohr, entre lesquels passe la route de Kampot.

Si l'arroyo était plus profond et plus large à Touc Méas, et si on canalisait la suite des mares depuis le tram de Mac Prang, près de Bac Nimm, jusqu'à Totoum, le commerce aurait une voie nouvelle praticable pendant la saison sèche, et le transport des bois coûterait moins cher que par terre.

Au sud, des blocs de calcaire surgissent de tous côtés : chacun a sa grotte. La plus jolie est celle de Phnom Canlang, près de laquelle se trouve la chaufournerie de M. Margotin, entourée d'un village qui grandit tous les jours. Il est difficile de trouver une installation mieux comprise et plus économique. Les fours et les magasins sont placés entre la montagne exploitée, à 800 mètres, et l'arroyo à 600 mètres. L'excellente hospitalité que nous avons trouvée à Phnom Canlang nous a remis des fatigues du voyage que des pluies abondantes rendaient fort pénible depuis quelques jours. La forêt voisine fournit le bois.

Auprès de Phnom Canlang, à Phnom Cham, les stalactites de la grotte enveloppent d'une carapace de pierre le sanctuaire en briques qui peut être assuré d'une conservation indéfinie.

Le gouverneur de la province de Peam, dans laquelle nous sommes, réside à Kompong Trach. Là, beaucoup de Chinois emballent des porcs à destination de Singapore. Sous de grands hangars, ces animaux attendent l'embarquement dans des cages en rotin qui ont la forme de cylindres à claire-voie, de la grosseur et de la longueur du corps.

Cette province devait être autrefois très-riche, mais la révolte d'Atia Soa l'a ruinée en grande partie. Nous voyons partout des cultures de poivre délaissées par suite du manque d'engrais et de bras. Ces centres chinois sont maintenant tristes et désolés. Leurs travaux ont cessé, pourtant la terre est excellente et peu inondée. Les communications sont

faciles ; l'arroyo de Kompong Trach est navigable jusqu'à la côte du golfe. Tout ce pays fertile offre l'image d'un abandon qui a été signalé et expliqué dans des relations de voyage antérieures.

L'exploitation en grand de Phnom Canlang et de Totoum, l'élevage des bestiaux, la culture du poivre, une taille intelligente des forêts, donneraient des revenus considérables si des capitaux et des bras utilisaient ces riches terrains.

Pour revenir à Morung, nous prenons, à Vat Teai, la route annamite de Kampot à Linh Quinh, qui passe au nord de Totoum. Pour la construire, on s'est contenté de ne plus cultiver sur son parcours et de niveler les talus. Le phnom Morung est un vaste tronc de pyramide quadrangulaire sur les flancs duquel des forêts entières tombent sous la hache ignorante des Chinois avides qui encombrent la rivière de Gian Than.

Ils ont découvert en 1881 le bois de trac dans les montagnes de Pursat, et ont envoyé par Phnom Penh 4 ou 500 piculs.

Depuis, ils ont abattu de telles quantités de trac dans tout le Cambodge que le picul est tombé à 4 ou 5 ligatures, alors qu'il valait, il y a deux ans, au moins 4 piastres. Ils l'exportent au Tonquin, à Canton et à Hong-kong.

Nous longeons, par une belle route, la partie Est de la montagne.

Les riches cultures de Tanye (chef-lieu de Buntey Méas) se déroulent devant nos yeux émerveillés. Des cases sont alignées sans interruption depuis la montagne. De nombreux Chinois les occupent et cultivent le poivre, le bétel et des légumes. En arrière, dans les bois, les Cambodgiens se contentent de leurs palmiers à sucre. A Tanye, nous trouvons des porcs emballés comme à Kompong Trach.

C'est à cheval, sur des selles cambodgiennes, que nous sommes allés visiter deux sources à la montagne. Imaginez un coussin carré, très-mince, et un pommeau en boule comme un fromage de Hollande. La selle est si courte qu'on fait vite connaissance avec l'échine de sa monture ; quant à se porter en avant, il n'y faut pas songer. Un mois après avoir effectué cette promenade, nous en conservions encore le cuisant souvenir.

Le terrain est coupé par des bois et des rizières jusqu'à Kus, tram de la route télégraphique.

Le directeur nous prie de l'excuser, il ne peut nous recevoir

parce qu'il est en fête : on doit brûler son oncle dans deux jours. Voilà déjà huit jours qu'il est mort. Son cadavre est à point et peut aider encore à l'entretien du feu.

La pagode de Kus est en émoi : un bonze vient d'être accusé d'avoir violé une femme ; devant une pareille dénonciation, le malheureux s'est enfui, craignant les supplices les plus terribles. Si le fait est vrai, la pagode sera très-rapidement abandonnée et rasée.

Les bonzes ne forment pas une caste, tous les Cambodgiens le sont à leur tour et sont fort respectés s'ils ne manquent pas aux règles sévères de l'ordre. Un scandale est rare, celui de Kus fait sensation en ce moment. Les enfants entrent jeunes dans les bonzeries, de 7 à 9 ans ; ils apprennent l'alphabet, servent de domestiques et retournent dans leur famille gagner leur vie. Plus tard, à 13 ou 14 ans, ils reviennent et peuvent prendre l'habit. A 20 ans, ils entrent dans les ordres. La deuxième période n'est pas obligatoire, les parents très-pieux seuls envoient leurs enfants faire un noviciat qui dure moins d'un an. Par ce moyen, ils font une œuvre pie dont il leur sera tenu compte dans une vie future.

Pour être reçu bonze, il faut savoir lire ; écrire est inutile. Il est défendu au bonze de tuer, voler, violer, mentir, manger après midi ; les onguents et les parfums lui sont interdits. Les viandes de tigre, d'éléphant, de crocodile lui sont défendues ; le poisson est autorisé.

Ils restent généralement deux ou trois ans, et rentrent dans leurs foyers quand ils ont satisfait aux mânes de leurs ancêtres. Ils ont toujours une sentence à la bouche en quêtant leur nourriture. Par exemple : « Si tu fais beaucoup d'aumônes, « si tu offres la fleur du lotus sacré à Bouddha, tu auras dans « un monde meilleur un corps qui sentira aussi bon. »

Quelquefois, de vieilles femmes ayant beaucoup à se faire pardonner se font religieuses ; elles habitent à part dans les bonzeries et portent un costume blanc. Il y a rarement de jeunes filles ; cependant, à Vat Takéo, près de Phnom Penh, une jeune religieuse de 16 ans vivait avec quatre vieilles l'an dernier.

La route est bien monotone : des arbres, des poteaux, des

fils de fer. On éprouve la même impression quand on passe en wagon dans une forêt défrichée juste pour le passage de la voie. De temps à autre une route venant des monts Nimm qui se trouvent à notre gauche, traverse, se dirigeant sur Takéo.

Quelquefois, dans les éclaircies des arbres rabougris, apparaît une rizière et une route parallèle à la nôtre, qui s'efface ensuite. Enfin nous descendons dans la tranchée profonde du stung Slakou, près du tram de ce nom.

Cette paillote peut s'intituler maison de repos ; mais pas un soir d'orage, au milieu des convois de prisonniers, des bonzes quêteurs, quand on reçoit la pluie dans la figure et des coups de cornes partout. Chacun trouve abri dans cette délicieuse maison de repos. Les bœufs se prélassent au rez-de-chaussée et font quelquefois sentir durement leur présence. Les hommes, les femmes, pêle-mêle, profitent du plancher à claire-voie pour éviter un dérangement, et il règne dans cet espace étroit et rempli du bas en haut une odeur épouvantable.

De Slakou à Tramkna, l'aspect ne varie pas sensiblement, mais du sommet de Haupenau, au nord de Tramkna, nous découvrons un pays superbe que borne à l'ouest l'énorme chaîne de Pnom Sruoch.

Nous revenons ensuite droit à l'est, à Kompong Toul, où nous éprouvons quelque difficulté à passer le prek Thnott, que les pluies tombées depuis quelques jours ont déjà grossi.

RÉSUMÉ.

La région que nous venons de visiter peut se diviser en trois zones :

1° Une longue bande de terrains inondés, parallèle au fleuve, puis longeant le canal jusqu'à Gian Than. Terrains incultes, excepté sur la rive que les alluvions surélèvent en se déposant au moment de l'inondation, de sorte que, de Chaudoc à Phnom Penh, le voyageur n'aperçoit qu'une longue suite de jardins.

2° La deuxième zone est couverte de bambous et de forêts d'arbres rabougris, empiétant constamment sur la première.

3° Les hauts terrains ne recevant que l'eau des pluies sont parfaitement limités par une berge escarpée. C'est là que les rizières, le tabac, le poivre, demandent une population plus intelligente et plus active pour prospérer.

Nous avons cru remarquer une invasion constante d'Annamites. Ce courant se fait sentir surtout depuis deux ans. Il tend à augmenter bien plus depuis la suppression de l'impôt de capitation qu'ils payaient aux Cambodgiens avec amertume.